

@

Henri MASPERO

**LA VIE PRIVÉE
EN CHINE
à l'époque des Han**

La vie privée en Chine à l'époque des Han

à partir de :

LA VIE PRIVÉE EN CHINE À L'ÉPOQUE DES HAN

par Henri MASPERO (1883-1945)

Conférence faite au musée Guimet, le 29 mars 1931. Le texte, abondamment illustré, a paru dans la *Revue des Arts Asiatiques*, Paris, 1932, tome VII, pages 185-201.

Bien que le thème en soit identique, ce texte est différent de celui établi par Paul Demiéville (*Mélanges posthumes...*, III, p. 63-76), à partir de deux autres recensions, sous le titre *La vie courante dans la Chine des Han*.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
février 2016

La vie privée en Chine à l'époque des Han

@

p.185 Le titre que j'ai adopté, « La vie privée en Chine à l'époque des Han », dépasse quelque peu mon sujet : je laisserai, en effet, de côté tout ce qui est cérémonie, par exemple tout ce qui se rapporte à la naissance, au mariage et à la mort, pour m'en tenir à ce qui a trait à la vie de tous les jours ; je voudrais montrer comment vivait un Chinois des quelques siècles qui précédèrent et suivirent immédiatement l'ère chrétienne, comment il se logeait, comment il s'habillait, comment il se nourrissait, comment il se faisait servir, etc. Nous sommes beaucoup moins bien renseignés sur la vie privée des Chinois du temps des Han que sur celle de leurs contemporains grecs et romains, mais grâce aux fouilles de ces dernières années, nous commençons à nous en faire quelque idée. Les archéologues japonais en Corée et en Mandchourie, et l'École Française d'Extrême-Orient au Tonkin, ont fouillé scientifiquement et méthodiquement quelques tombes de cette époque ; les grandes explorations d'Asie Centrale ont apporté à leur tour des objets d'origine plus variée, mais souvent chinois. Il faut y ajouter les trouvailles des marchands d'antiquités en Chine même, qui sont venues enrichir les grandes collections publiques et privées d'Europe, d'Amérique et du Japon : elles viennent assez souvent se ranger exactement dans les séries archéologiques pour qu'on puisse en tirer parti, en dépit de quelque obscurité sur les circonstances et les lieux de leur découverte.

Il serait fastidieux de passer en revue les objets que les fouilles nous ont fournis ; aussi me paraît-il préférable de ne pas présenter les choses de cette façon. Je supposerai un Chinois riche (il n'y a que les riches sur qui nous soyons renseignés), un fonctionnaire de la cour au milieu du II^e siècle de notre ère, chez lui, dans sa maison, et je m'efforcerai de vous le montrer vivre pendant quelques heures.

Visitons d'abord sa maison. Bien que nous soyons à la capitale, son plan rappelle de très près celui des fermes de paysans. C'est que les

La vie privée en Chine à l'époque des Han

Chinois ont toujours été un peuple de ruraux. La vie urbaine n'existe pour ainsi dire pas encore à l'époque où nous devons nous transporter : il n'y a dans tout l'empire que trois ou quatre grandes villes comptant plus de cent mille habitants. Tout le reste de ce que les historiens appellent des villes, ce sont de petites bourgades, à peine de gros villages autour de centres ^{p.186} administratifs fortifiés. Aussi n'existe-t-il pas de type propre à la maison urbaine et celle-ci n'est qu'une maison de paysan à peine modifiée.

Le plan en est très simple. Au fond d'une grande cour, à laquelle on accède par une porte située au Sud, s'élève sur une terrasse un grand hall plus long que profond ; des communs, pavillons sans terrasse, sont construits symétriquement à droite et à gauche de la cour. C'est, en quelque sorte, l'élément fondamental de la maison chinoise ; et tout de suite, il nous reporte aux temps préhistoriques, quand les paysans de la grande plaine entrecoupée de marécages où le fleuve Jaune divaguait capricieusement avant de se jeter dans le golfe du Pétchili, commençaient à créer les premiers éléments de la civilisation chinoise. Dans ces plaines basses et sans pente de la Chine du Nord-Est, où des dénivellations d'un ou deux pieds à peine suffisent à faire passer du marécage aux terres presque arides, chaque maison, pour se défendre contre l'inondation, était construite sur un terre-plein qui la mettait au-dessus des hautes eaux ; mais pour éviter les travaux exagérés de remblai, la maison seule était ainsi surélevée, et on laissait la cour et les communs au niveau du sol. Et avec le temps, l'habitude de ces terre-pleins était si bien passée dans les mœurs qu'on ne concevait plus une maison sans eux, même où ils n'étaient pas nécessaires ; bien plus, ils étaient devenus rituels, et aucune cérémonie ne pouvait s'accomplir sans marches à monter pour passer de la cour au hall (planche LVII, a).

Si nous étions ici au palais de l'empereur ou chez quelque prince, ou encore dans la résidence officielle d'un fonctionnaire, des séries de cours, dont le nombre est réglé par les rituels, se rangeraient toutes pareilles les unes derrière les autres ; mais nous sommes dans une maison privée et il n'y a qu'une cour. Le hall du fond est divisé en trois parties, la plus

La vie privée en Chine à l'époque des Han

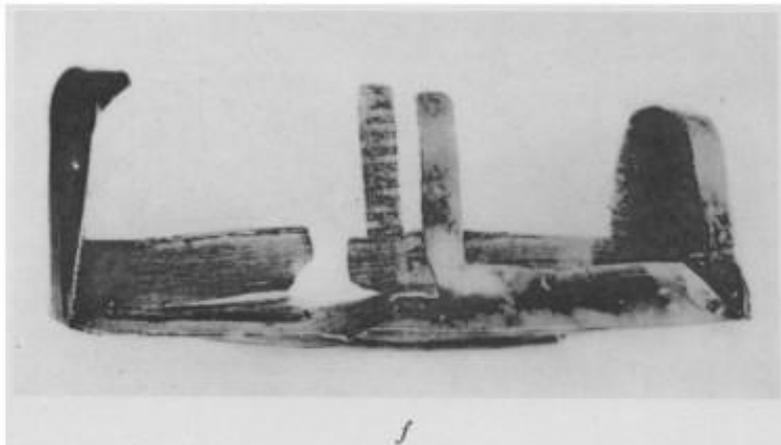
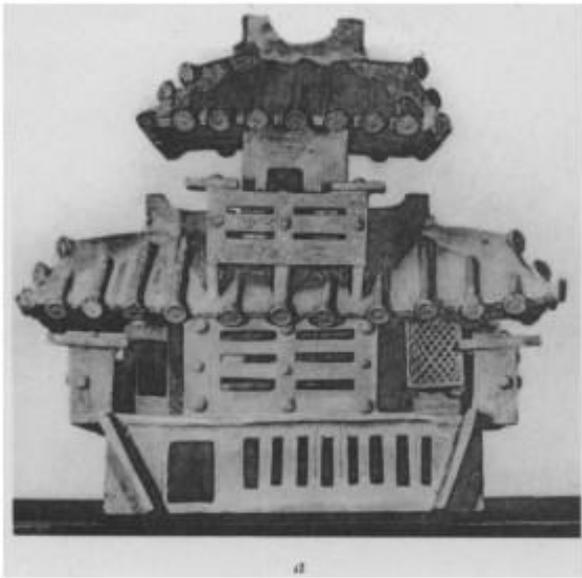


Planche LVII. — a et b. Maisons à étages (Coll. marquis Hosokawa). — c. Grande lampe à neuf becs (Musée Heijō). — d. Lampe (Coll. Eumorfopoulos), — e. Lampe portable ouverte (Coll. Eumorfopoulos). — f. Débris d'un oreiller laqué (d'ap. Harada, *Lolang*).

La vie privée en Chine à l'époque des Han

large occupant le milieu de la façade, et deux petites salles, subdivisées à leur tour, aux extrémités droite et gauche. La salle centrale est la salle de réception ; les deux petites pièces des extrémités servent d'habitation. Le chef de famille occupe l'angle Sud-Ouest ; c'est là aussi qu'on place les tablettes des ancêtres. C'est le côté honorable, celui où repose la chance de la maison. Aussi lorsque, il y a quelques années, notre personnage a dû faire agrandir sa demeure, s'est-il bien gardé de l'agrandir du côté de l'Ouest, car il aurait risqué de chasser le bonheur et de ruiner sa famille. C'est du côté Est qu'il l'a allongée en ajoutant deux travées de colonnes : c'est en effet par contraste le côté vulgaire, en particulier l'angle Nord-Est, qui sert souvent de resserre à provisions ¹.

Chez les gens du peuple, ce bâtiment constitue à lui seul toute la maison : c'est ce qu'on appelle « une maison composée d'un hall avec deux appartements privés ² ». Mais un personnage riche comme celui qui nous p.187 intéresse a une demeure bien plus considérable, avec des pavillons devant et derrière. Ceux de devant, formant ailes de chaque côté de la cour, sont pour le moment inhabités : l'aile de l'Est est suivant l'usage réservée aux hôtes ; celle de l'Ouest est destinée à ses enfants quand ils seront mariés. Pour l'instant ses femmes et ses enfants encore petits habitent les appartements intérieurs, au delà de la cour, et aux étages du hall principal.

À cette époque, en effet, les maisons à étages paraissent avoir été nombreuses, si on en juge par le nombre de représentations que nous en avons. Une disposition fréquente comportait un bâtiment à deux étages avec deux petits pavillons supplémentaires formant un troisième étage aux deux extrémités ; d'autres fois c'est au milieu qu'on plaçait le pavillon formant troisième étage (pl. LVII, a, b). On accède aux étages par des escaliers étroits et raides souvent placés à l'extérieur. Le deuxième étage du hall central sert de salle de réception aux femmes : les pierres gravées du Chan-tong montrent une fête aux deux étages, en bas les hommes, au-dessus les femmes.

¹ *Chouo wen*, au mot 厨 ; *Fong sou t'ong*, ap. *T'ai-p'ing yu lan*, k. 181, 5a.

² *Ts'ien-han chou*, k. 49, 6 b.

La vie privée en Chine à l'époque des Han

Entrons dans le hall. Les colonnes sont peintes en rouge, les poutres apparentes du plafond sont sculptées et peintes. Au milieu de la salle, une sorte de baldaquin avec des tentures drapées surmonte l'endroit où on place le siège du maître de la maison les jours de réception (fig. 1).



Fig. 1. Siège sous un baldaquin.
(Estampage Éd. Chavannes).



Fig. 2. Siège avec un paravent.
(Estampage Éd. Chavannes).

Les murs en briques sont simplement blanchis à la chaux, ce n'est qu'aux jours de fête qu'il y fait accrocher des tentures. Chez la plupart de ses amis, ce sont simplement de fines étoffes de soie légère, blanche, brodée de dessins figurant des haches stylisées. où les galons plaqués sur les coutures joignant les lés étroits jettent des notes de couleur. Mais notre personnage a des tentures plus originales pour les jours de fête : son

La vie privée en Chine à l'époque des Han

père, qui a été fonctionnaire en Asie Centrale, en a rapporté des étoffes brodées ; ce sont des étoffes de style hellénistique provenant de quelque atelier de Syrie ou de Mésopotamie, et les processions d'éphèbes grecs qu'elles représentent semblent un peu dépaysées au bord du fleuve Jaune. Je ne puis malheureusement vous en faire voir de reproduction. mais vous savez qu'on a trouvé récemment des fragments d'étoffes de ce genre en Asie Centrale et en Mongolie ¹. À l'étage supérieur, dans les appartements intérieurs, il a fait peindre des portraits de femmes célèbres par leurs vertus, et les exemples de piété filiale. C'est une mode qui se répand depuis qu'un demi-siècle plus tôt une impératrice a fait ainsi décorer ses appartements au palais. Quant au sol en terre battue, il est recouvert simplement de nattes. C'est un de ses regrets de n'avoir pas, comme un de ses amis, à y étendre des tapis de Cachemire ² qui commencent à être à la mode, mais qui sont rares et coûteux.

Une grande maison, avec nombre de femmes et d'enfants, exige un p.188 personnel d'autant plus considérable que le chef de famille est un personnage plus important. Aussi les serviteurs sont-ils nombreux. Il y a d'abord des esclaves ; mais il y en a peu : depuis les édits humanitaires de l'empereur Kouang-wou, une centaine d'années plus tôt, qui ont interdit de mettre à mort et de marquer au feu les esclaves ³, tout le monde sait qu'on ne peut plus se faire servir : on ne peut plus tirer d'eux aucun travail, ni même les garder et les empêcher de s'enfuir. D'ailleurs il serait de toute façon impossible d'en avoir un nombre suffisant puisqu'il n'est permis qu'aux princes d'en posséder

¹ On trouve une description des tentures ornant les maisons riches dans un mémoire de Kia-Yi, auteur célèbre de la première moitié du II^e siècle av. J.-C., *Ts'ien-han chou*, k. 48, 6 b. Des fragments d'étoffes gréco-iraniennes ont été trouvées en Mongolie, voir Kozlov, *Comptes rendus des expéditions pour l'exploration du Nord de la Mongolie* (1925), p. 29 et fig. 9.

² Tapis de Ki-pin, *Si king tsa ki* ; les tapis de Ta-ts'in, c'est-à-dire de l'Orient méditerranéen, n'étaient pas moins célèbres, *Wei lio*, ap. *T'ai-p'ing yu lan*, k. 708, 12 b.

³ *Heou-han chou*, k. 1 B, 3 b. La 11^e année *kouang-wou*, au 2^e mois (mars 35 p. C.) un décret dit : « Entre les créatures du Ciel et de la Terre, l'homme est le plus noble. Ceux qui auront tué un ou une esclave n'obtiendront pas de diminution de peine (à cause de la condition de leur victime). » Le huitième mois (septembre-octobre 35), un décret dit : « Ceux qui oseront marquer au feu les esclaves seront traités conformément à la loi : on dégradera ceux qui auront marqué leurs esclaves et on les réduira au rang du peuple. » Cf. *Tong kouan Han ki*, k. 21, 11 b, (Touan) Cheng, marquât de Cheou hiang, fut accusé d'avoir tué une esclave : son marquisat fut supprimé.

La vie privée en Chine à l'époque des Han

plus de trente. Comment tenir sa maison avec trente domestiques seulement ? Il faut y ajouter des serviteurs à gages. On les recrute sans peine : non seulement il y a toute une classe de pauvres gens qui font métier de se louer comme domestiques, mais encore nombre de gens de toute origine y sont réduits temporairement par la misère : pour n'en citer qu'un exemple, un personnage à qui une extrême précocité dans ses études donna son heure de célébrité au début du II^e siècle p. C., Tou Ken, dut quelque temps se louer comme serviteur à gages dans un cabaret d'une petite ville de province pendant qu'il se cachait devant la colère de l'impératrice douairière Teng ¹.

Ni chaises ni tables naturellement nulle part : ces meubles sont encore inconnus. Les deux types de chaise chinoise ancienne, fauteuil à quatre pieds et tabourets à pieds croisés, viendront d'Occident seulement vers le III^e siècle de notre ère. et d'ailleurs les Chinois seront lents à adopter l'usage de ces « couches de barbares », comme ils les appelleront longtemps, bien qu'ils semblent en avoir eu parfois chez eux par curiosité. Ce n'est qu'au VIII^e que la mode en ayant été adoptée par la cour, elles se répandront très vite du haut en bas de l'échelle sociale ². Mais ce temps est encore loin.

À l'époque des Han où nous sommes, on s'assied par terre, sur des nattes. À l'hôte qu'on veut honorer on offre une couche, simple planche en bois sur quatre pieds très courts, recouverte d'une natte ; c'est un meuble encombrant, mais somme toute assez léger, puisqu'on peut le déplacer et qu'on ne le fait apporter qu'au moment où on en a besoin. Il y en a de diverses sortes, de basses ou de hautes, pour une ou plusieurs personnes ; et leur emploi diffère suivant le rang de celui à qui on les offre.

Entrons dans la chambre du Sud-Ouest, où dort le chef de famille. Son ^{p.189} lit, de tout point pareil aux sièges que je viens de décrire, est fait d'une planche recouverte d'une natte ; c'est d'ailleurs le même mot qui

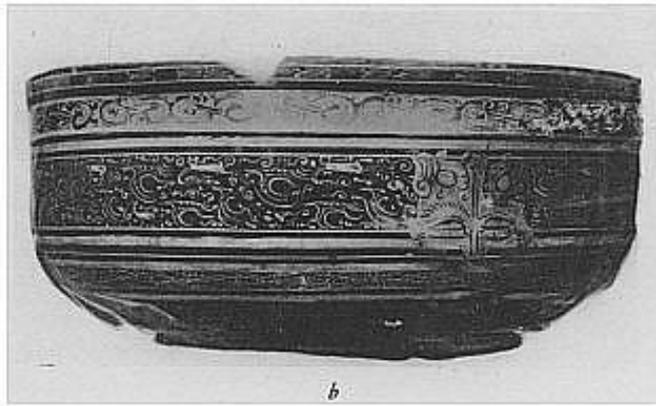
¹ *Ts'ien-han chou*, k. 87, 1 a.

² Sur l'histoire de la chaise, *hou tch'ouang* 胡床 en Chine. voir Tōda, *Koshō ni tsuite*, dans le *Tōyō gaku*, XII (1922), 429-456.

La vie privée en Chine à l'époque des Han



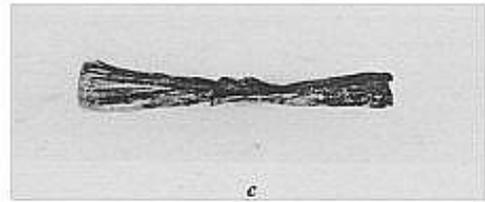
a



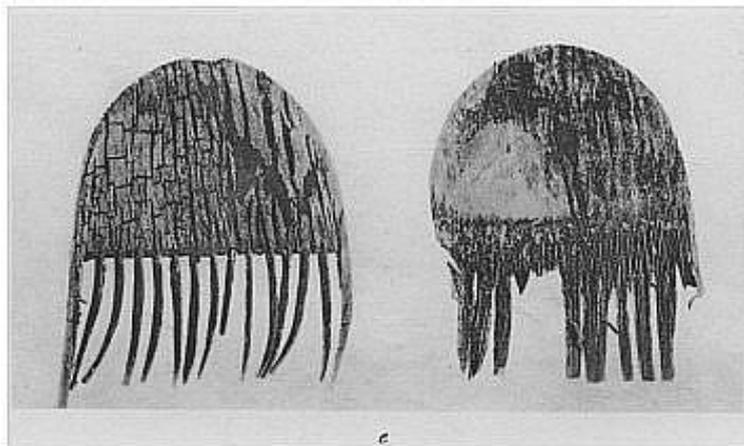
b



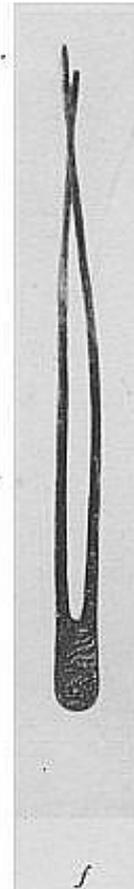
d



c



e



f



g

Planche LVIII. — a. La toilette d'une femme (d'ap. le rouleau attribué à Kou K'ai-tche, British Museum). — b. Coffret à toilette laqué. — d. Le même, vue intérieure. — c. Houppette à poudre en poil d'animal. — e. Peignes gros et fin. — f. Épinglé à cheveux. — g. Aiguille en bois pour peindre les sourcils. (d'ap. Harada, *Lolang*).

La vie privée en Chine à l'époque des Han

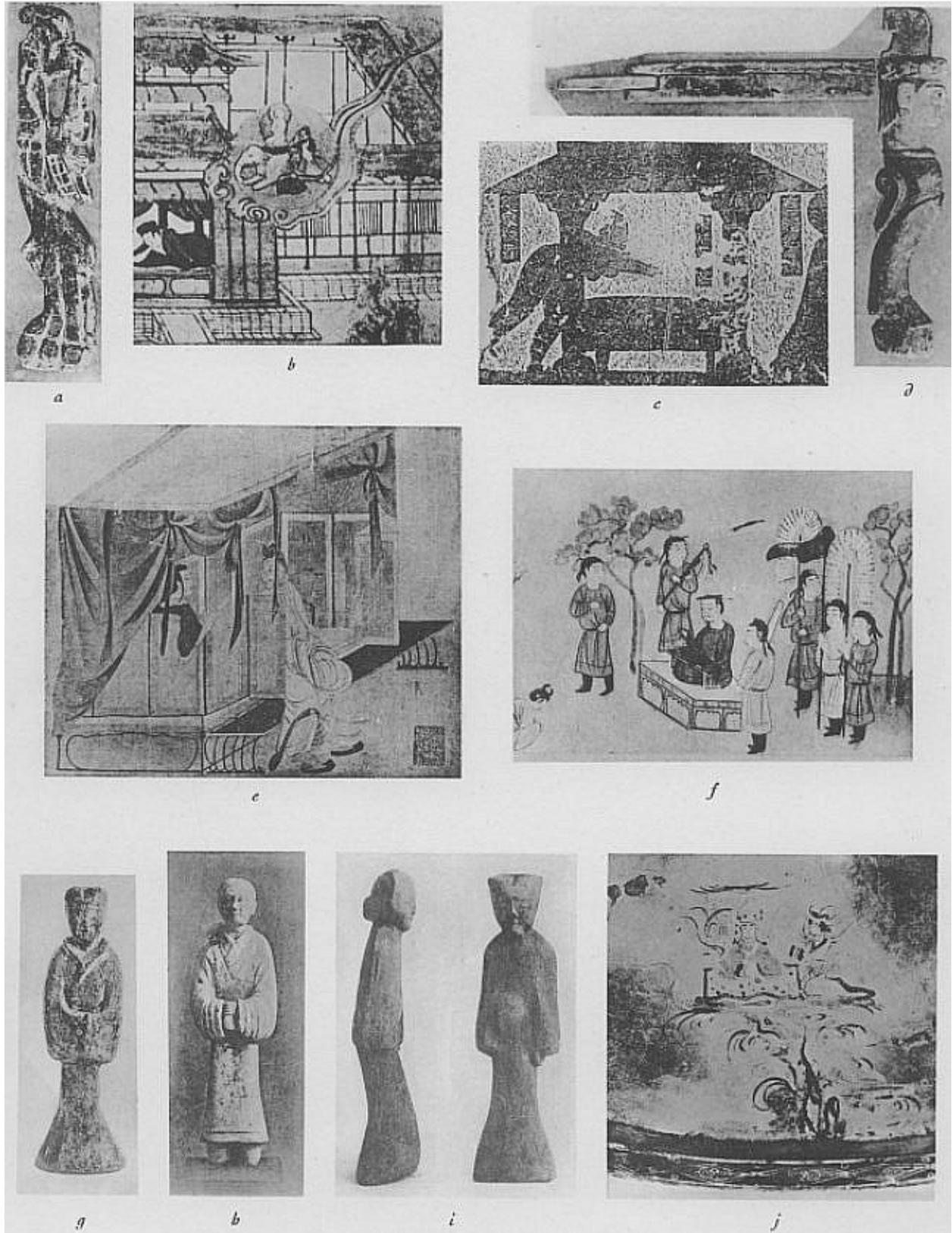


Planche LIX. — a et d. Pieds d'accoudoir en forme de dragon et de sphinx (d'ap. Stein, *Serindia*). — b. La reine Maya dormant dans sa chambre (*id.*). — c. L'assassinat de la femme vertueuse de la capitale (d'ap. Chavannes, *Mission...*). — e. Chambre à coucher (rouleau de Kou K'ai-tche, Brit. Mus.). — f. Le roi Çuddhodana, assis avec une table devant lui (Ingakyô). — g. Costume long forme *p'ao* (d'ap. Hamada, Univ. Kyôto). — h. Costume long forme droite (d'ap. Hentze). Femme en costume long, démarche "à la taille cassée" (d'ap. Hamada, *op. cit.*). — j. Si-wang-mou avec une suivante (d'ap. Hamada, *Lolang*).

La vie privée en Chine à l'époque des Han

désigne sièges et lits ; on ne les distingue pas, et les auteurs du temps déclarent qu'un lit est un meuble qui sert à la fois à s'asseoir et à se coucher. Au-dessus, un baldaquin, qu'on appelle un « attrape-poussière », forme ciel de lit, avec des rideaux pour protéger le dormeur contre le froid ¹. Notre homme dort couvert d'une couverture de coton ouaté : c'est là une couverture d'homme riche, car les pauvres gens n'ont que des couvertures de toile ². Sous sa tête est placé un oreiller en bois un peu dur, recouvert d'une petite taie qui se lave ³. On a retrouvé les débris d'un oreiller laqué : il ne subsiste que l'ossature ; les parties intermédiaires, en lattes de bambou non laquées pour céder un peu au poids de la tête et rendre le contact moins dur, ont disparu. Autour de lui, sur le lit même qui est très large, sont placés des paravents qui l'isolent et le gardent un peu des courants d'air (pl. LVII, f ; LIX, e).

Le matin approche, mais naturellement personne dans la maison ne saurait dire l'heure : le soleil n'étant pas encore levé, il est trop tôt pour consulter le cadran solaire de la cour ; quant aux grandes horloges à eau comme il y en a au palais, ce sont, avec leurs trois récipients disposés en escalier, des instruments trop encombrants, trop compliqués et beaucoup trop difficiles à faire établir pour qu'un simple particulier puisse en posséder une. Heureusement le chant du coq suffit à réveiller le maître ou tout au moins les serviteurs. À peine éveillé, notre homme se lève aussitôt, car son lit est trop dur pour prêter à la flânerie. L'habitude est d'être prêt au lever du soleil. Les domestiques allument les lampes : une grande lampe à neuf ^{p.190} branches éclaire toute la pièce (pl. LVII, c). Mais il y a d'autres lampes d'aspect plus artistique : en voici une dont le pied est fait d'un petit personnage monté sur un dragon (pl. LVII, d). Et s'il est nécessaire d'aller chercher quelque objet au dehors ou dans un coin mal

¹ Sur l'attrape-poussière, *tch'eng tch'en* 承塵, voir *Heou-han chou*, k. 111, 9 a ; *Che ming*, § 18 ; *Ki tsieou pien*, § 15.

² Les couvertures de coton sont un luxe : ce sont les plus titrées des femmes d'un roi du I^{er} siècle a. C. qui en ont (*Ts'ien-han chou*, k. 53, 6b). Encore un siècle plus tard, l'empereur Chouen des Han fait don, en 126 p. C., de couvertures en coton au Premier ministre Tchou Long (*Heou-han chou* de Sie Tch'eng ouvrage du III^e siècle perdu aujourd'hui, dans le *T'ai-p'ing yu lan*, k. 707, 10 b. Les couvertures brodées ne se rencontrent qu'au palais ; voir la description des couvertures du prince impérial dans le *Tong kong kou che* (*T'ai-p'ing yu lan*, k. 707, 11 a).

³ Sur les taies d'oreiller, voir Chou wen, au mot 巾. *Kouang ya*, même mot.

La vie privée en Chine à l'époque des Han

éclairé, on peut se servir de lampes portatives : certaines, en bronze, ont la forme allongée des coupes à vin, avec leurs deux petites anses latérales plates ; une moitié du couvercle s'ouvre en tournant autour d'une charnière et se rabat de façon que le creux en soit en haut ; c'est lui qui sert de lampe, c'est là qu'on met la mèche, le trop-plein d'huile se déverse dans la coupe qui est dessous (pl. LVII, e).

La toilette est vite faite. Au réveil il se lave les mains et se rince la bouche, puis il se coiffe. Dans la première moitié du II^e siècle av. C., les courtisans de l'empereur Houei (194-188) se blanchissaient et se fardaient le visage chaque jour ¹. mais il ne semble pas qu'ils se le soient lavé régulièrement. Le Code des Han imposait à tous les fonctionnaires le devoir de se laver les cheveux et le corps une fois tous les cinq jours ; ce jour-là était un jour de congé général, où les administrations vaquaient. La raison de ce congé était qu'on ne pouvait mettre le bonnet officiel pendant qu'on laissait sécher ses cheveux défaits et tombant sur les épaules.

Aujourd'hui n'étant pas jour de bain, notre personnage ne fait que de brèves ablutions et s'habille.

Les vêtements de dessous, ceux qui sont portés directement sur la peau, étaient, pour autant que nous les connaissons, des plus succincts. Les hommes portaient un petit caleçon très court en toile qu'on appelait assez malproprement le caleçon à urine, *ni-k'ou* ², et aussi une petite chemise courte sans manches, appelée *tch'en* ou *tch'en chen* ³, ou encore veste à sueur, *han yi* ⁴. Quant aux femmes, elles portaient un vêtement appelé *ni-fou*, qui devait différer peu du vêtement correspondant des femmes chinoises modernes ⁵ : c'est une pièce d'étoffe ovale allongée couvrant seulement les seins et le ventre, attachée au cou et à la taille par des cordons, et laissant nus le dos et les côtés. Hommes et femmes portaient de plus un pantalon long ou court, suivant les cas.

¹ *Ts'ien-han chou*, k. 93, 1 a.

² *Ts'ien-han chou*, k. 46, 3 b : *ni k'ou* 溺袴.

³ Tcheng Hiuan, Commentaire au *Li ki*, chap. *Tsa ki* : *tch'en chen* 視衿.

⁴ *Che ming*, § 16 : *han yi* 汗衣.

⁵ Tou Yu, Commentaire au *Tso tchouan*, 9^e année de Siuan : *ni-fou* 衾服.

La vie privée en Chine à l'époque des Han

Le costume chinois complet s'est de tout temps composé de deux pièces, une veste et une jupe, celle-ci étant longue dans les vêtements de cérémonie et courte dans les vêtements de travail ; suivant les costumes, veste et jupe restent séparées en deux pièces, ou sont au contraire jointes en une seule robe. Notre personnage étant un fonctionnaire, porte ordinairement des vêtements longs, même dans la vie privée. À l'ordinaire il doit le matin se rendre à la cour ; il revêt alors son costume officiel ; mais il vient d'être malade et ^{p.191} est autorisé à se reposer chez lui. Il n'a donc pas à sortir, et comme il est tôt, il met son costume du matin, le vêtement « foncé carré ¹ » en deux pièces, veste et jupe séparées. Les serviteurs s'empressent autour de lui : l'un, agenouillé, lui attache les genouillères de cuir blanc qui vont avec ce costume, puis lui passe ses chaussettes de soie retenues en haut par des jarretières, et, par-dessus, des bottines de cuir ; un autre l'aide à enfiler le veston de toile noire court aux manches carrées à l'emmanchure large tenant toute la hauteur du veston ; un troisième lui met la jupe de soie blanche froncée à la taille et la ceinture de soie noire ; enfin un dernier lui apporte sa coiffure (il n'est pas convenable de rester tête nue), le bonnet de soie noire en forme de tasse renversée qui est le bonnet du matin. Mais avant de le lui poser sur la tête, il lui arrange son turban. Autrefois c'était la coiffure des enfants ou des gens du peuple qui n'avaient pas droit au bonnet, et les gens convenables n'auraient jamais voulu se laisser voir ainsi coiffés. Mais l'empereur Yuan (48-33), qui avait sur le front un épi rebelle qu'il ne voulait pas laisser voir, adopta le turban, et quelques années plus tard, l'usurpateur Wang Mang, qui était chauve, fit de même, en déployant l'étoffe de façon à former une coiffe couvrant la tête. Les courtisans les imitèrent et la mode s'en généralisa très vite. Maintenant, à l'époque qui nous occupe, au bout d'un siècle et demi, tous les hommes le portent à la maison, et le gardent même sous le bonnet qui est la coiffure de cérémonie.

¹ *Heou-han chou*, k. 40. 3 a : vêtement *hiuan-touan* 玄端 et bonnet *wei-mao* 委貌. C'est le costume du matin ([Li ki, Couvreur, I, 692](#)). et aussi un costume de repos ([ibid., 678](#)).

La vie privée en Chine à l'époque des Han

Notre homme enfin habillé, on lui sert un repas léger, après quoi ses enfants viennent lui faire leur visite rituelle du matin : ils ont un costume en deux pièces pareil à celui de leur père, sauf que le veston est en soie noire, avec un turban roulé sans bonnet, ce qui est le vêtement de cérémonie des jeunes gens. Ils lui demandent des nouvelles de sa santé, et l'aîné fait le simulacre de lui offrir de l'eau pour se laver les mains.

Pendant ce temps en effet, les appartements intérieurs se sont peu à peu éveillés. Puisque notre Chinois est fort riche, il a nécessairement un grand nombre de femmes, ce qui tient d'autant plus de place que chacune d'elles a pour la nuit une chambre particulière. C'est un tout petit cabinet que le lit occupe en entier. Les dessins de l'époque des Han en figurent un, mais de façon si schématique que, pour mieux le faire comprendre, il faut d'abord le montrer tel qu'un peintre du IX^e siècle le représente. C'est un tableau religieux : la reine, la future mère du Buddha, dort et le Bodhisattva descend sous la forme d'un éléphant. Mais bien que la scène se passe dans l'Inde, c'est un palais chinois (pl. LIX, b). On peut voir la minuscule pièce que remplit l'estrade où dort la reine. Une autre peinture plus ancienne (elle vient du rouleau attribué à Kou K'ai-tche qui est actuellement au British Museum) montre elle aussi une pièce très petite, et que le lit remplit toute (pl. LIX, e).

^{p.192} C'est une pièce analogue que représente schématiquement un dessin d'une pierre gravée du II^e siècle. C'est l'histoire de la femme vertueuse de la capitale. Son mari, qui avait un ennemi mortel, changeait chaque nuit de chambre pour dormir. L'ennemi menaçait la femme de tuer son père si elle ne lui révélait le lieu où son mari passerait la nuit suivante. Prise ainsi entre deux devoirs, elle désigna une chambre à l'assassin, puis, la nuit venue, elle s'y coucha elle-même et se fit tuer par l'ennemi qui la prit pour son mari. Le petit pavillon où elle dort est représenté par deux colonnes et un toit. À l'intérieur se trouve quelque chose qui ressemble à un lit européen ou chinois moderne, mais est en réalité la couche en bois posée sur une estrade occupant toute la superficie de la pièce comme dans la peinture de

La vie privée en Chine à l'époque des Han

Touen-houang ou dans celle de Kou K'ai-tche. L'assassin n'entre pas : il lui faudrait monter sur le lit. C'est dans ces petites chambres que les femmes passent la nuit ¹ (pl. LIX, c).

Je n'ai pas besoin de décrire en détail l'habillement féminin : je vous ai déjà dit que les vêtements des femmes différaient peu de ceux des hommes. Mais souvent elles portaient des couleurs vives : dans une peinture sur laque représentant la déesse Si-wang-mou et une servante, le corsage est vert clair avec des bordures vert foncé ; la jupe est jaune semée de points rouges. En été, au sixième mois qui est le temps des plus fortes chaleurs, il est élégant de porter, comme les femmes du palais, une tunique droite sans manches, de couleur pourpre, sans broderie ni application de fleurs ². De la toilette, le rouleau attribué à Kou K'ai-tche offre un charmant tableau. Vous savez qu'on a trouvé à *Lolang*, en Corée, dans un tombeau de femme, tout le matériel de toilette : boîte à poudre, boîte à fard, pincettes, spatules, miroir (pl. LVIII). Une boîte de laque contenait le miroir et il y avait un grand plateau de laque pour disposer les divers ustensiles pour la toilette. La Chinoise de ce temps se blanchissait non seulement le visage, mais encore le dos et les épaules ; elle se servait pour cela soit de poudre de riz, soit de « poudre barbare ». c'est-à-dire de céruse, en ayant soin d'essuyer légèrement la poudre au-dessous des yeux pour se faire la « parure de larmes ». Sur ce fond de teint, elle étalait des taches de rouge minéral de cinabre ou encore de rouge végétal de carthame ; pour finir, elle posait sur les joues des mouches, points noirs dont la place variait suivant la mode. De plus, elle se faisait raser les sourcils qu'elle remplaçait par une ligne bleue de cobalt un peu plus haut sur le front ; la forme et la place de ces faux sourcils variaient suivant la mode : au milieu du I^{er} siècle avant notre ère, sous l'empereur Wen-ti, il était de bon ton de se dessiner des sourcils en forme d'accent circonflexe ; au milieu du II^e siècle de notre ère, la mode était aux sourcils déliés de forme arquée qu'on appelait « les

¹ Lieou Tsouen, *Che che*, 48 b (éd. *Chouo feou*).

² Harada Yoshito, *Lolang*, p. 32-34 (trad. anglaise), et planches LXXXV-XCVI.

La vie privée en Chine à l'époque des Han

sourcils de tristesse » ; un peu plus tard on préféra les sourcils larges et ^{p.193} épais ; l'exemple de l'impératrice Ming-tö dans la deuxième moitié du I^{er} siècle p. C., qui, ayant les sourcils naturellement fort bien dessinés, les conserva, se contentant de compléter avec du noir une pointe insuffisante du côté gauche, n'avait pas suffi à faire abandonner cette mode ¹. Voulez-vous savoir comment on décrit une jolie femme à la mode au II^e siècle ?

« Souen Cheou avait un beau teint, et excellait à se faire un visage agréable ; elle se faisait des sourcils de tristesse, la parure de larmes, un chignon en cheval qui tombe (de travers et pendant d'un côté) ; elle tenait la bouche comme une personne qui a mal aux dents (avec un rictus qui découvre les dents, sans avoir l'air gai) ; elle avait la démarche à la taille cassée »

(c'est-à-dire probablement le ventre en avant, comme on voit tant de statuettes féminines antérieures aux T'ang, par ex. pl. LIX, i) ².

Laissons la femme à sa toilette et retournons auprès du mari. Une fois sa toilette et son habillage terminés, il a pris des livres et du papier et il s'est mis à l'étude. On lui a préparé un siège, fait, je vous l'ai dit, d'une planche avec une natte ; en été cela lui suffit ; en hiver il fait apporter de plus une peau de mouton pour se tenir chaud aux jambes. Puis il s'assied ; mais, comme il est seul, il n'a pas besoin de se gêner. Il s'accroupit en allongeant les jambes, sans aller toutefois jusqu'à les allonger complètement devant lui dans la position qu'on appelle « s'asseoir en écartant les jambes en forme de panier à vanner », c'est

¹ *Che ming*, § 15. « *Tai* 黛, c'est remplacer *tai* 代. On enlève les sourcils et on les remplace par cette peinture ». Cf. *Ts'ien-han chou*, k. 76, 8 a ; *Che che*, 50 a. C'est le cobalt ; plus tard, au temps des T'ang, on désigna aussi de ce nom l'indigo. — Wen-ti des Han (179-157 a. C.) ordonna que les femmes du palais se dessinassent les sourcils en forme de caractère 八. Sur les sourcils de l'impératrice Ming-tö, femme de l'empereur Ming (58-75 p. C.), voir *Tong-kouan Han ki*, k. 6, 1 b. — Sur le poudrage des épaules, voir *Ts'ien-han chou*, k. 53, 6 b. Tchao-siu (la favorite du roi de Kouang-tch'ouan) accuse Wang-k'ing (sa rivale) : « Précédemment quand les peintres peignaient l'appartement de Wang-k'ing, elle ouvrait sa robe de dessus et sa robe de dessous et se poudrait devant eux. » (Commentaire : ouvrir sa robe de dessus et sa robe de dessous, c'est ôter ses vêtements et montrer son dos et ses épaules).

² *Heou-han chou*, k. 64, 5 a.

La vie privée en Chine à l'époque des Han

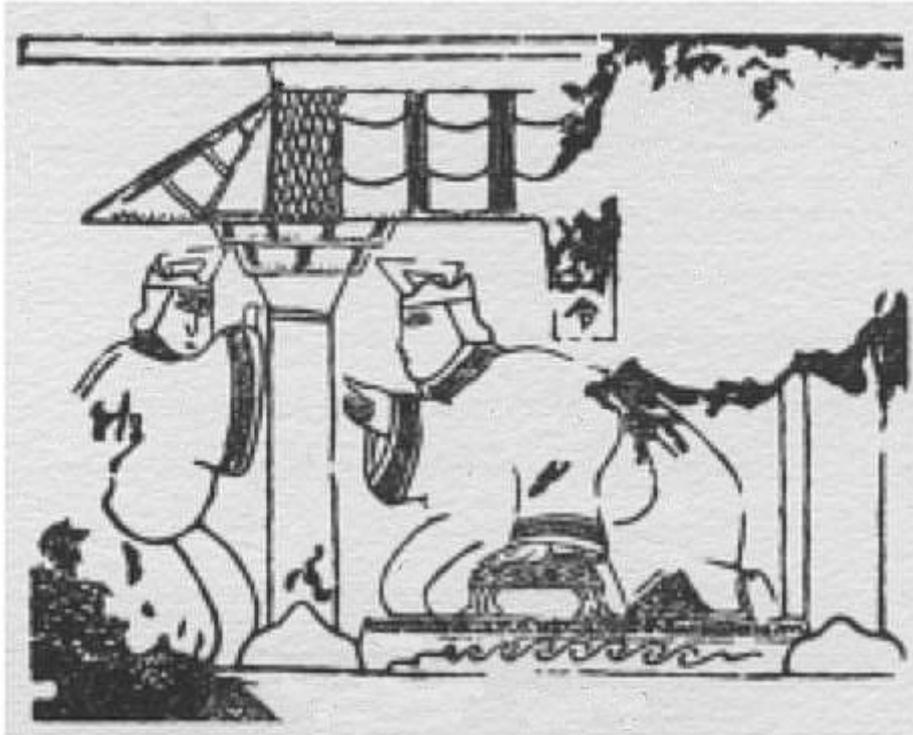


Fig. 3. Siège et accoudoir.
(Estampage Éd. Chavannes)

une manière de se tenir grossière qui est une injure envers ceux devant qui on la prend, et qu'un homme bien élevé ne se permet même pas quand il est seul ; il se contente de la position accroupie, les genoux relevés, position un peu relâchée, mais convenable tout de même ¹. Il se fait apporter un accoudoir (fig. 3) qu'il dispose à sa gauche pour s'y appuyer (on ne le met jamais à droite, p.194 ce serait de mauvais augure, car c'est la place qu'on donne à l'accoudoir des esprits dans les sacrifices) : c'est un petit banc de cinq pieds de long (environ un mètre) et deux de haut sur deux de large, de bois laqué noir sur des pieds laqués rouge qu'on lui met sous le bras et sur lequel il s'appuie. C'est le plus simple de ses accoudoirs : pour les réceptions officielles, il en a de très beaux, un à trois pieds en particulier où des artistes chinois ont tâché d'imiter le style occidental en ornant les pieds de têtes de sphinx, du genre de celui que Sir Aurel Stein a retrouvé dans une petite station chinoise ruinée des bords du Lob-nor et

¹ S'asseoir les jambes allongées s'appelle *ki kiu* 箕踞, et s'asseoir les genoux relevés, *tsouen* 踞.

La vie privée en Chine à l'époque des Han

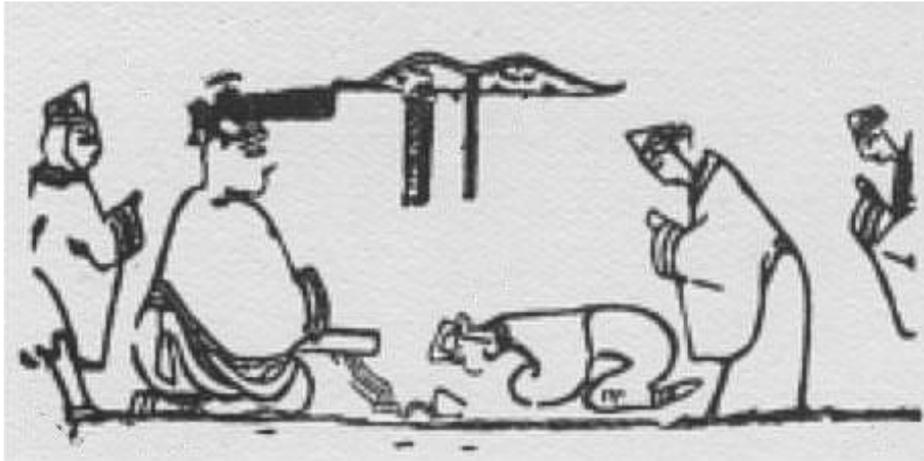


Fig. 4. Personnage assis devant une table.
(Estampage Éd. Chavannes)

qui est du II^e ou III^e siècle (pl. LIX, d). Les autres sont moins originaux, car les motifs sont tout chinois, mais n'en sont pas moins beaux avec leurs pieds ornés de têtes de dragons (pl. LIX, a). Quand il est bien installé, il fait placer devant lui une table, qui est un autre petit banc tout pareil au premier, mais d'un emploi différent : au lieu d'être mis à gauche pour appuyer le coude il est devant, passant sur les cuisses (pl. LIX, f, et fig. 4 et 5). Après de lui des livres faits de fiches en bois mince montées sur deux lanières de cuir, fort lourds et incommodes, et



Fig. 5. Siège élevé avec paravent ; devant un accoudoir ou une table.
(Musée de l'Univ. Imp. de Tôkyô.)

La vie privée en Chine à l'époque des Han

quelques autres d'un genre nouveau qui commence à se répandre : ce sont de longs rouleaux d'une matière spéciale qui vient d'être inventée, le papier. Quelques stylets en bois pointus pour prendre quelques notes sur des fiches, un pinceau pour écrire sur le papier, de l'encre, et son matériel de scribe est complet.

Mais à peine est-il installé qu'on lui annonce la visite de l'intendant de son domaine qui vient lui rendre des comptes. C'est un inférieur avec qui il n'a pas à faire de frais : il n'a ni à mettre un costume de cérémonie, ni à aller au-devant de lui pour le recevoir. Mais encore faut-il être correct. Il fait enlever la table et les livres, l'accoudoir est laissé, mais il ne s'y appuie plus, et il reprend la position régulière, c'est-à-dire qu'il s'agenouille, ramenant sous lui ses jambes pliées de façon à être assis sur ses pieds, le corps droit : Le visiteur entre, on place une natte devant lui, et il s'agenouille aussitôt, puis se prosterne le front contre terre ; et l'hôte lui rend son salut. Après quoi, la conversation s'engage par quelques formules de politesse, puis les ^{p.195} domestiques de l'intendant, agenouillés eux aussi, tirent de leurs boîtes les présents d'usage. Cela fait, on en vient aux choses sérieuses, à l'examen des comptes.

L'intendant parti, la matinée est passée et il faut s'habiller pour le déjeuner : les Rituels imposent de mettre le vêtement de cérémonie pour les repas, c'est-à-dire, pour un fonctionnaire, le vêtement officiel. À cette époque, le vêtement officiel est chose toute récente : ce n'est qu'en 59 de notre ère que l'empereur Ming a créé une série d'uniformes de cour, et tous ces uniformes, faits en principe selon les indications des Rituels par une commission chargée de recueillir dans les Livres Classiques tous les passages se rapportant au costume ¹, ont été taillés en réalité sur le modèle du costume des lettrés, considéré comme conforme aux règles rituelles ; le trait caractéristique de celui-ci était que la veste et la jupe étaient cousues ensemble à la ceinture de façon à former une robe longue couvrant la personne de la tête aux pieds. Au temps des Han, on faisait cette robe longue commune aux hommes et aux femmes en deux formes, soit froncée à la taille de

¹ *Heou-han chou*, k. 40, 1 b.

La vie privée en Chine à l'époque des Han

façon à être plus large au bas de la jupe qu'à la ceinture, soit tombant tout droit des épaules aux pieds ; on appelait la première *p'ao* et la seconde *tchong tan-yi* ; la première était doublée de soie blanche, la seconde n'était pas doublée ¹. L'un et l'autre vêtements étaient considérés comme les représentants modernes de l'ancien costume long *chen-yi* des Rituels : *tan-yi* était le nom qu'on donnait à l'Est et à l'Ouest des Passes, c'est-à-dire dans les deux capitales, Tch'ang-ngan et Lo-yang, au vêtement appelé anciennement *chen-yi* ² ; et les six vêtements rituels des Tcheou passaient pour avoir été sur le patron du *p'ao* ³. Nous ne savons en réalité rien des costumes de la cour des Tcheou ; tout ce qu'on peut dire est que le *p'ao* serré à la taille et évasé dans le bas dérivait du vêtement officiel des pays de l'Est, le Ts'i et le Lou, patrie des principaux lettrés de la cour des Han, tandis que le vêtement droit avait été sous le nom de *kiun-hiuan* le vêtement officiel de la Cour de Ts'in. Le vêtement droit perdait chaque jour du terrain devant le *p'ao* froncé à la taille : celui-ci était ce qui se portait le plus dans toutes les classes de la société au temps des Han Postérieurs ; la forme en était tellement à la mode qu'on faisait ainsi même des vêtements non doublés ⁴.

C'est naturellement un *p'ao* froncé à la taille que met notre personnage. Il n'a pas pour cela à enlever son vêtement du matin : l'habit de cérémonie doit se mettre sur un autre vêtement qu'on appelle « le vêtement intermédiaire » ; c'est par-dessus le vêtement du matin devenu vêtement ^{p.196} intermédiaire que les serviteurs lui passent sa robe. Il enfile les larges manches en forme de « fanon de bœuf qui tombe » dont la partie médiane descend en s'arrondissant jusqu'aux genoux, tandis qu'elles sont resserrées aux points où elles ont seulement 11 pouces (environ 22 cm), et même à l'emmanchure qui n'a que 22 pouces (44 cm) chez les simples particuliers, mais s'agrandit

¹ Robe serrée à la taille, *p'ao* 襦 ; robe droite, *tchong-tan-yi* 中單衣.

² *Fang yen*.

³ Tchong Hiuan, Commentaire du *Li ki*, chap. *Tsa ki*.

⁴ *Heou-han chou*. k. 40, 2 b : « Les petits employés et les gardes portent tous un habit non doublé qui a la forme du *p'ao*. »

La vie privée en Chine à l'époque des Han



Fig. 6. Costumes longs (p'ao).
(Estampage Éd. Chavannes)

à mesure que le rang hiérarchique s'élève ¹. Conformément à la mode, le col de la veste, qui rituellement devrait être carré, s'arrondit par derrière : on ne fait plus les cols carrés qu'aux petits enfants ². La robe passée, il ferme la veste dont les revers viennent croiser en triangle sur le milieu de la poitrine, le grand revers de gauche passant par-dessus le petit revers de droite et allant s'attacher sous l'aisselle droite; puis on lui agrafe la jupe, à droite également, en ayant soin de recouvrir la fente de la jupe au moyen du pan long et étroit qu'on appelle la « queue d'aronde à la taille étroite » ³. Enfin on lui ceint la taille d'une ceinture de soie : elle se fermait par un nœud passant dans un anneau fixé au côté droit, et les extrémités en retombaient en flouant le long de la robe. Mais les hommes remplaçaient souvent cette fermeture ancienne par une boucle en métal ciselé imitée de celles des barbares du Nord ⁴. Pour achever l'habillement, on prend soin que la basque de la veste, *kiu*, tombe correctement, c'est le long pan arrondi qu'« on voit lorsqu'on se trouve derrière ^{p.197} quelqu'un ⁵ », parce qu'il descend par derrière au-dessous de la

¹ *Ibid.* — Le vêtement long droit, non serré à la taille, et non doublé, *tan yi*, avait les mêmes manches, d'après le Commentaire. L'expression « fanon de bœuf tombant », *hou-hia* 胡下 désigne la partie médiane de la manche qui descend jusqu'aux genoux, voir Tcheng Hiuan, Commentaire du *Li ki*, chap. *Chen yi* (k. 39).

² Tcheng Hiuan, *ibid.*

³ Tcheng Hiuan, Commentaire du *Li ki*, ch. *T'an kong* (k. 8, 18 a) : *siao-yao jen*, 小要衽.

⁴ On n'ignorait pas l'origine étrangère des boucles de ceinture, *Ts'ien-han chou*, k. 94 A, 5 b.

⁵ *Che ming*, k. 5, 1 b, basque, *kiu* 裾.

La vie privée en Chine à l'époque des Han

ceinture : il se reconnaît facilement sur nombre de figures d'hommes dans les dessins gravés sur pierre (fig. 6). Cette partie du costume varie constamment avec la mode : sous les Han Antérieurs, la basque longue était une bizarrerie et semblait ridicule ; elle était au contraire courante au milieu du II^e siècle de notre ère. Enfin, après avoir rectifié ou changé le turban, on lui met sur la tête le bonnet de cérémonie.

Si nous avons l'indiscrétion de jeter un coup d'œil dans les grands coffres qui servent d'armoires, nous y verrions bien d'autres costumes encore : d'abord des habits officiels pour les diverses cérémonies de la cour, puis des vêtements d'intérieur ou de travail, vêtements courts à la

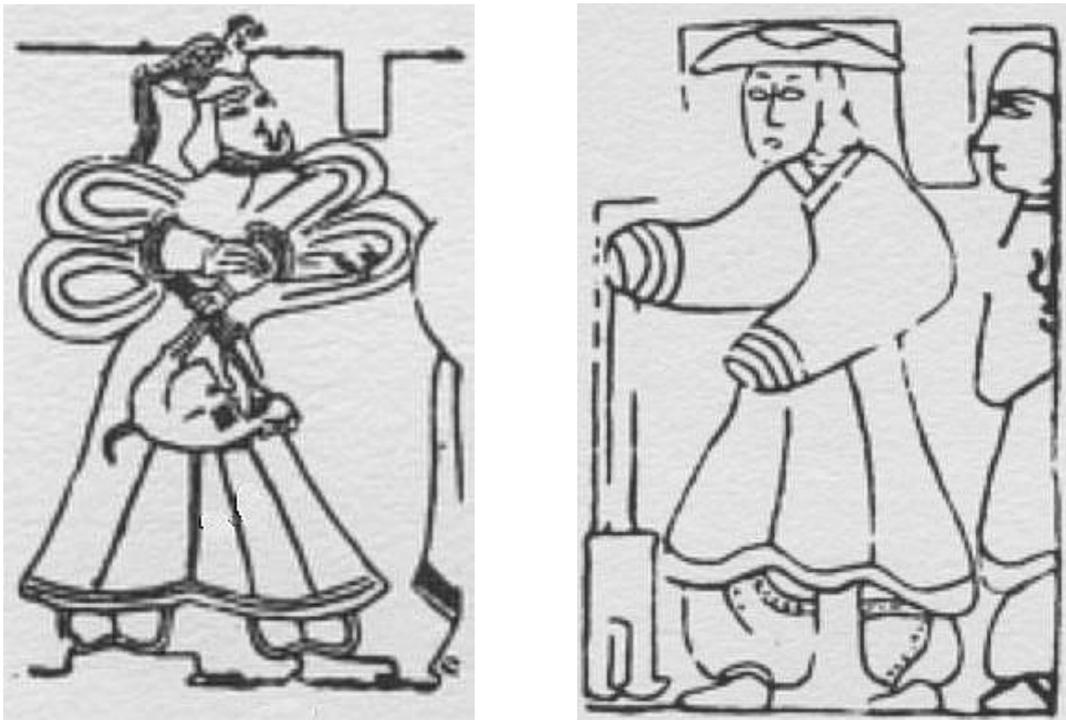


Fig. 7.8. Costumes courts (*p'ao*).

(Estampage Éd. Chavannes/ Musée Univ. Imp., Tôkyô)

façon de Tch'ou, mis à la mode par l'empereur Kao, le fondateur de la dynastie, qui ne dépassent pas les genoux ¹, tuniques à longues basques comme les non-fonctionnaires en portent souvent à la place de l'habit de cérémonie, etc. ; la plupart sont faits sur le même patron que le *p'ao*, serrés à la taille, larges dans le bas (fig. 7, 8). Pour trouver des gens habillés autrement, il faudrait sortir de cette maison et aller chez des gens du peuple : chez les riches, même les serviteurs sont en robe longue

¹ *Che ki*, k. 99, 3 a. Le pays de Tch'ou à cette époque désigne le Nord du Kiang-sou.

La vie privée en Chine à l'époque des Han

quand ils approchent du maître, quand ils servent à table par exemple. Seuls les hommes qui se livrent à des travaux de force sont bien obligés de renoncer aux robes lourdes et encombrantes, les ouvriers mettent une culotte courte : la voici portée par le mythique Chen-nong, l'inventeur de l'agriculture, représenté sur une dalle funéraire bêchant la terre (fig. 9). C'est encore un vêtement trop encombrant, et les coolies lui préfèrent souvent un tout petit caleçon triangulaire laissant les cuisses nues qu'on appelle, à cause de sa forme, « le caleçon en forme de museau de veau » : il est porté par les domestiques faisant des besognes malpropres ; c'est lui que portait, dit-on, le grand poète Sseu-ma Siang-jou au temps où, jeune et encore inconnu, après avoir enlevé la belle Wen-kiun, il s'était trouvé dénué de ressources : il avait dû vendre le char et les chevaux grâce auxquels ils s'étaient enfuis, et du produit de la vente il avait acheté un cabaret où la jeune femme vendait du vin, tandis que lui-même, vêtu du caleçon en forme de museau de bœuf et travaillant au milieu de ses domestiques, lavait la vaisselle ¹. Mais d'ordinaire, les domestiques et les esclaves familiers portent dans la maison soit le vêtement long, soit plutôt le vêtement court, plus commode pour travailler puisqu'il avait les manches étroites et que la jupe dégage les pieds. p.198



Fig. 9. Chen-nong en veste et culotte courte.
(Estampage Éd. Chavannes.)

Pendant que notre personnage achève de s'habiller pour déjeuner descendons dans la cuisine, voir préparer le repas. La cuisine est dans les communs ; dans les palais où il y a une salle de banquet particulière, elle est souvent dans le sous-sol de cette salle ; il n'y a que dans les maisons des pauvres gens qu'elle est dans le même corps de bâtiment que la grande salle, que son fourneau chauffe et enfume tout à la fois. Notre personnage, quand il a fait construire sa

¹ *Ts'ien-han chou*, k. 57, 1 b, caleçon en forme de museau de veau, *t'ou-pi-k'ouen* 犢鼻褌.

La vie privée en Chine à l'époque des Han

maison, a mis la cuisine assez loin pour n'en être pas incommodé ; d'autre part, suivant l'usage ordinaire, il l'a mise près du puits.



Fig. 10. Une cuisine.
(Musée de l'Univ. Imp. de Tôkyô.)

Un grand fourneau à deux trous occupe tout le fond de la cuisine : en avant, sur le plus grand de ces trous, une énorme bouilloire toujours remplie d'eau ; derrière, un trou moins grand sur lequel on met des pots pour préparer diverses sortes de mets ; le fourneau se charge en avant par une ouverture carrée, et un esclave particulier a pour besogne de recharger le foyer et de souffler de l'air avec une longue canne creuse (pl. LX, b, c). Une foule d'esclaves s'empresse autour de la cuisine. En voici deux qui vont chercher de l'eau au puits, une perche à contrepoids leur permet de tirer l'eau sans effort ; mais il y a dans d'autres maisons des puits plus simples où l'on tire l'eau par un seau au bout d'une corde sans contrepoids. Le couteau à la main, un boucher s'approche d'un porc ligoté qu'il va égorger et dépecer. Cet autre pousse un mouton. Un cuisinier agenouillé devant une petite table est en train d'écailler un poisson. Quelques domestiques lavent la vaisselle (pl. LX, e).

La vie privée en Chine à l'époque des Han

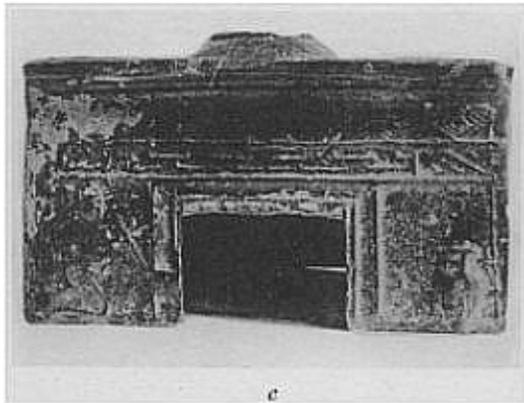
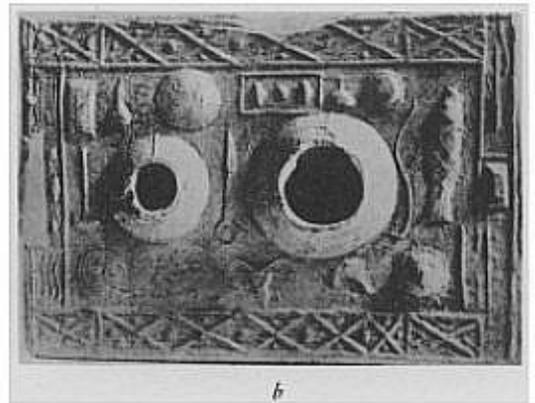


Planche LX. — a. Puits et cuisine (d'ap. Chavannes, *Mission...*). — b. c. Fourneau de cuisine avec préparatifs de repas (d'ap. Hamada). — d. Plateau pour servir le repas (d'ap. Stein, *Innermost Asia*). — e. Cuisinier écaillant un poisson (Musée Cernuschi). — f. Coupe à vin laquée vue de côté et de dessus (Harada. *Lolang*). — g. Musicien (d'ap. Hamada). — h. Danseur (Musée Cernuschi). — i. Danseur (d'ap. Hamada).

La vie privée en Chine à l'époque des Han

Dans un coin sont suspendues à des crocs toutes sortes de victuailles : un jambon, une chèvre ouverte dans toute sa longueur et aplatie, un canard ouvert de la même façon, des poissons. L'heure du repas approche, des esclaves lavent les plats et les bols, et se préparent à servir. Les mets sont mis tout découpés sur des plats et des assiettes disposés sur de petites tables avec ou sans pieds qu'on pose à terre devant les convives. Voici des esclaves qui montent les plats par l'escalier très raide. En voici d'autres qui servent ^{p.199} un très haut personnage et lui présentent un bol qu'ils se passent de main en main.



Fig. 11. Des serviteurs montent les plats par l'escalier très raide.
(Estampage Éd. Chavannes.)

Que mangeaient les Chinois de ce temps ? Leur cuisine était aussi éloignée de la cuisine chinoise moderne que celle des Grecs ou des Romains peut l'avoir été de la nôtre. La seule chose qui n'ait pas changé est l'amour de l'échalote et de l'oignon. Le porc était sûrement, en ce temps comme aujourd'hui, la viande la plus ordinairement servie aux repas des riches comme des pauvres (mais ceux-ci n'en devaient pas manger souvent) ; les conserves et les hachis paraissent avoir été aussi de consommation courante. On accompagnait la viande de millet ou de sorgho, ou encore de riz, mais le riz n'avait pas encore pris la

La vie privée en Chine à l'époque des Han

prééminence qu'il a de nos jours. De l'eau, quelques liqueurs fermentées analogues à celles qu'on boit encore aujourd'hui, servaient de boisson. Les infusions de thé étaient encore inconnues des Chinois : c'était une boisson des sauvages du midi du fleuve Bleu, et la mode ne s'en répandit qu'au cours des siècles suivants. Dans les grandes circonstances, la cuisine devenait plus recherchée. Le *Li ki*¹ p.200 énumère de nombreux plats qu'on mangeait à certains banquets de cérémonie : ils sont plus curieux qu'appétissants. La viande crue coupée en tranches minces y joue un rôle important : tantôt on la fait sécher après l'avoir soit aromatisée au gingembre, soit battue, ou bien on la fait macérer dans du vinaigre assaisonné d'oignon.



Fig. 12. Banquet avec un acrobate.
(Musée de l'Univ. Imp. de Tôkyô.)

Un grand banquet complet se compose de cinq services : bouillon, bœuf, mouton, porc et poisson, gibier, et chacune des trois viandes est servie préparée de trois façons : rôtie, en hachis et en tranches confites dans le vinaigre. Chaque service est accompagné de plats de riz ou d'autres céréales : riz avec le bœuf et le mouton, millet avec le porc, etc. Parmi les mets délicats et recherchés, on cite le hachis d'escargots confits dans du vinaigre, le cochon de lait farci d'oseille, la tortue farcie d'une

¹ *Li ki*, chap. *Nei tsö*, trad. Couvreur, I, 639-643.

La vie privée en Chine à l'époque des Han

sorte de vinaigrette de viande hachée, la viande de chien, enfin un plat après lequel je m'arrêterai : des tranches de viande crue aromatisées au gingembre et séchées, assaisonnées d'œufs de fourmis conservés au sel.

Vous ne vous étonnerez pas qu'avec cela il ait été nécessaire de boire beaucoup : on tirait toutes sortes de boissons fermentées du millet, des boissons douces, sucrées, fortes, amères. Mais si nous connaissons à peu près le mode de fabrication de ces diverses liqueurs, nous n'avons aucune idée de leur goût ou de ce qu'elles étaient réellement ; tout ce que nous savons est qu'on se grisait fort bien avec



Fig. 13. Musiciens, danseurs, jongleur, acrobates.
(Estampage Éd. Chavannes.)

elles, et que l'ivresse était la conclusion habituelle des grands festins.

Ces grands festins d'ailleurs sont rares. En effet, une loi interdit à quiconque de recevoir plus de trois invités à un repas, en dehors des fêtes, sous peine d'une amende de quatre onces d'or ¹. Mais si les

¹ *Han lu* (Code des Han, aujourd'hui perdu) cité dans le *Commentaire du Ts'ien-han chou*, k. 4, 2 b.

La vie privée en Chine à l'époque des Han

occasions sont rares, on ne profite que davantage de celles qui surviennent. Les banquets des jours de fêtes sont de véritables ripailles, où l'on s'empiffre jusqu'à être malade, où on se saoule. On les accompagne de musique et de danse. Parfois ce sont les convives eux-mêmes, qui, égayés par le vin, se mettent à danser : quand en 67 a. C. Hiu Kouang-han, grand-père maternel du prince héritier, inaugura son hôtel à la capitale, au banquet qu'il offrit à tous les hauts fonctionnaires venus le féliciter, l'un d'eux, le ministre du Trésor Privé, mima le combat du singe et du chien, danse burlesque qui fit rire ^{p.201} tous les assistants ¹. D'autres fois, l'hôte fait venir des danseurs professionnels, ou même des baladins ; des équilibristes font des tours : l'un se tient sur la tête devant les convives ; un hercule porte une perche où des enfants suspendus par les mains et les pieds font de la voltige ; à côté, un homme jongle avec six balles à la fois ; d'autres dansent en agitant leurs longues manches ; des tambours, des flûtes et divers instruments les accompagnent (pl. LX, g, h, i).

Tels sont les principaux actes de la vie journalière d'un riche fonctionnaire de la cour de Chine aux confins du I^{er} et du II^e siècle p. C., quand il se repose chez lui et que les devoirs de sa charge ne l'appellent pas au palais. J'ai tâché de vous montrer, en même temps que je les décrivais, les scènes elles-mêmes de la vie privée telles que les contemporains les ont dessinées sur les dalles des chapelles funéraires, ou bien les objets dont on se servait chaque jour. Beaucoup de ces objets sont entrés et entrent chaque jour dans nos musées et dans les collections privées. Je voudrais espérer que ce que je viens de vous dire vous aidera à vous rendre compte de leur usage quand vous les verrez, et, par suite, à mieux les comprendre, même au point de vue artistique, car si ces petits objets, parfois de facture maladroite, sont néanmoins très souvent charmants, cela tient à ce que les artisans qui les ont faits ont presque toujours su remarquablement les adapter à l'usage auquel ils devaient servir.

@

¹ *Ts'ien-han chou*, k. 77, 1 b.